

laquelle les ennemis de Dieu exercent aujourd'hui principalement leur fureur. Ces attaques hostiles ont fourni au vénérable auteur un de ses plus forts arguments. Si l'infaillibilité du Pape n'était pas dans la nature de l'Église, essentielle à son existence, vous ne verriez pas les ennemis de la vérité se ruer contre cette doctrine avec tant d'ardeur.

Les huit derniers pages sont une éloquente et très vive réfutation du pamphlet incendiaire de M. Gladstone. C'est nous pourrions dire, un *argument ad hominem* où l'indignation, le sarcasme, les faits de l'histoire contemporaine, le bon sens irrité, sont mis au service d'une logique éloquente et impitoyable pour mettre à néant les sophismes hypocrites par lesquels on a voulu faire croire que les "décrets du Vatican" mettraient les catholiques fidèles dans l'obligation d'être des rebelles à l'autorité civile.

Nos remerciements sincères à qui de droit pour nous avoir procuré l'avantage de lire et d'étudier le travail instructif du savant et vénérable évêque de London.

Notre confrère, Le Spectator, vient d'entrer dans sa seconde année d'existence. C'est un petit journal intéressant et dont l'impression ne laisse rien à désirer. Puisse-t-il vivre longtemps ! Pour nous conformer au précepte de l'Évangile, qui veut que l'on fasse au prochain ce que l'on voudrait qu'il nous fût fait à nous-mêmes, nous lui souhaitons de nombreux abonnés..... mais des abonnés bien payants.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

Ernest. — Sais-tu bien, Edmond, que tu me rejettes aujourd'hui de dix ou douze ans en arrière et que tu réveilles extraordinairement mes appétits d'autrefois, alors que devant un plat de noix ou de dragées, je voulais irrésistiblement tout prendre ! S'il m'était possible de te poser une question qui pût tout embrasser à la fois, je te donne ma parole que je te forcerais à m'expliquer la nature entière immédiatement.

Edmond. — Allons, Ernest, un peu de patience. Lorsque tu verras Dieu dans le ciel, tu comprendras tout à la fois ; mais jusques-là ; en présence de l'immensité de l'univers, il faut bon gré mal gré,

se soumettre à la nécessité commune, et n'étudier le monde que successivement et par parties, aujourd'hui l'une et demain l'autre. Courage donc Ernest, et suivons cette loi : *nos pères ont passé par le même chemin.*

Ernest. — Puisqu'il faut choisir, Edmond, je choisis les serpents. Nous avons été interpellés sur ce sujet, il y a longtemps déjà, et nous n'avons pas encore soufflé mot. — Eh bien ! que penses-tu de ce boa et de ce lapin dont on nous a raconté l'histoire ? Le fait est-il croyable ?

Edmond. — C'est bien trouvé, cela, Ernest. Les serpents ! Pourquoi n'en parlerions-nous pas ? Ces reptiles intéressent l'humanité au plus haut point, puisqu'ils nous reportent tout droit à nos premiers parents, nous remettent sous les yeux le drame immortel de la chute d'Adam et d'Ève et le spectacle de six mille ans de misères et de larmes, à travers toutes les générations et au sein de tous les peuples du monde. Est-ce pour cela qu'ils sont un objet universel de haine, de crainte et d'horreur ? Peut-être. Mais que ce soit pour cette raison, ou à cause des crochets venimeux de plusieurs, on n'en est pas moins intéressé vivement de faire connaissance avec eux, et l'on éprouve encore une jouissance dans cette terreur et ces émotions d'effroi qu'ils nous causent. — Avant de répondre à ta question, Ernest, je te dirai qu'un fait presque identique à celui du Boa et du lapin a déjà été observé en Afrique par rapport à un lion et à une chèvre. Croirais-tu qu'une chèvre ait pu en imposer à un lion ? Ernest. — Parbleu ! si le fait est patent il faut bien le croire.

Edmond. — C'était au Sénégal, du temps que M. Brue était gouverneur de la Compagnie française. Il y avait au fort un superbe lion qu'on nourrissait depuis plusieurs années. Un troupeau de chèvres ayant été acheté des Maures, on eut besoin de les faire passer par la cour habitée par le lion. On croyait celui-ci enfermé dans sa loge ; malheureusement il ne l'était pas. A la vue du terrible animal, le troupeau effrayé se débanda soudain ; mais il y eut une chèvre cependant qui ne se sauva point. Elle fixa le lion, fit un pas en arrière, et fondit sur lui, tête baissée. Le lion évita le choc et recula. Elle revint sur lui plusieurs fois ; et le pauvre animal, à peu près comme l'eût fait un chien, alla jusqu'à se réfugier dans les jambes mé-

mes du directeur, lui demandant visiblement protection contre cette insolence de sa persécutrice. Voilà le fait, Ernest. Or si tu m'expliques mon lion, je t'expliquerai ton boa. *Hanc veniam petimusque, damusque vicissim.* Ou comme dirait le docteur Evariste : *Passez-moi la rhubarbe, je vous passe le séché.*

Ernest. — Si ce lion du Sénégal eût été aussi maltraité que celui d'un grand-duc de Florence par une mule au dire de l'histoire, il me serait fort aisé je pense d'expliquer ton cas. Un gentil homme de cette ville avait donc une mule extraordinairement maligne dont il ne pouvait jouir, ni lui, ni ses valets ni ses palefreniers. Irrité, et peut-être aussi pour le plaisir de voir ce qui arriverait il résolut de la livrer au lion célèbre de la ménagerie du Grand-duc. Elle est amenée en effet, et on lâche le lion, dont les rugissements retentissent aussitôt. La mule est-elle affolée de terreur ? Nullement. Elle se retire dans un coin, où elle ne peut être attaquée que par derrière ; et là observant de côté la démarche de son ennemi, elle fait voir clairement ses dispositions. Le lion paraît alors hésiter. Il avance néanmoins et cherche à prendre ses avantages. La mule ne lui en laisse pas le temps : elle lui lâche une ruade qui vous lui met en marmelade les mandibules et les dents. — Si, dis-je le lion du Sénégal, eût attrapé pareil coup ; il est bien à croire, selon moi, que la vue d'une chèvre aurait pu lui rappeler une mule, conformément à l'adage que *chat é haut craint l'eau froide*, et lui inspirer en sus dans le moment, un désir extraordinairement prononcé, mais tout-à-fait légitime de conserver le reste de ses dents. Edmond. —

À ce compte-là, Ernest, il me serait tout aussi facile à moi de t'expliquer la modération du boa, en supposant simplement qu'il eût entendu déjà, ne fut-ce qu'une fois dans sa vie, une musique avec accompagnement de tambour. Tu sais sans doute ce qui est arrivé à Mr. de Chateaubriand, dans son voyage en Amérique en 1791, c'est lui-même qui raconte le fait. Il se trouvait en Haut Canada, avec quelques familles sauvages, au bord de la Rivière Génésie. Tout-à-coup un serpent à sonnettes fait son apparition dans le camp. Surprise et effroi des voyageurs. Heureusement qu'un canadien, joueur de flûte, connaissant sans doute la vertu de son instrument, se trouvait alors dans la tente. Il